

LES TROUBADOURS

*et l'Etat toulousain
avant la Croisade*

(1209)



XAVIER RAVIER

La topographie de la Chanson de sainte Foy d'Agen

En nos temps de raffinement théorique, critique ou herméneutique, il est devenu d'une banalité confinant au truisme d'affirmer que les lieux jouent un rôle plus ou moins important dans les œuvres littéraires qui les citent ou les mettent en cause. Mais ce qui est moins commun, c'est de se demander en quoi consiste exactement ce rôle. Et d'abord, faut-il s'en tenir au singulier « le rôle » ou « un rôle », ou bien, au contraire, doit-on recourir au pluriel « les rôles » ? Si l'on s'arrête à ce second parti, on marquera par ce choix que le lieu est susceptible de répondre à des besoins d'expression eux-mêmes divers, si bien qu'il vaudra mieux parler de fonctions. Parmi elles, il en est au moins deux qui s'imposent à tous avec une absolue évidence, celle que nous appellerons de repérage et celle que nous qualifierons d'emblématique. Dans le texte de la *Chanson de sainte Foy d'Agen*, que nous prenons comme œuvre de référence pour notre communication, nous trouvons des exemples de l'une et de l'autre.

La fonction de repérage est à l'œuvre par ex. dans la laisse LIV, à la fin du poème, au moment où « le vent a tourné » et où Licin et Maximin se dressent l'un contre l'autre :

*Intx en Roma diss una grailla
Qe.ll dui farian gran batailla.¹*

Dans ce cas la référence à la ville impériale ne sert guère qu'à situer les faits dans le temps et dans l'espace, les connotations étant faiblement perceptibles, en dépit de tout ce que représente par ailleurs Rome pour le chrétien qu'était l'auteur de la *Chanson*.

S'agissant de la fonction que j'ai appelée emblématique, nous pouvons invo-

quer au moins deux passages de l'œuvre. Le vers 499 de la laisse XLVII nous apprend de Constantin, le gendre Maximien :

*Cell teg Mansella sobre mar.*²

Le recours à l'histoire événementielle et à l'intertextualité nous montre qu'ici la mention de Marseille entraîne avec elle le rappel plus ou moins explicite de choses que les contemporains de l'auteur de la *Cansó*, au moins certains d'entre eux, avaient très présentes à l'esprit, de choses dont ne pouvait que se nourrir l'imaginaire collectif. Ce port et cette grande cité commerciale étaient aussi l'endroit par lequel transitaient les pèlerins qui, partis de la Catalogne ou d'ailleurs, se rendaient à Rome et en Palestine. De plus, le poète africain Lactance (iv^e siècle après J.C.), auteur d'un traité au titre significatif, *De mortibus persecutorum*, que l'on attribue aussi à un Pseudo-Lactance, situe à Marseille la dramatique affaire politique et de famille qui se terminera par la disparition de Maximien, exécuté par pendaison : or, comme l'avait relevé Prosper Alfarc, le « *libre latin* » dont il est question à la laisse I, ouvrage rapporté à une époque désignée comme « *del vell temps* » (« du vieux temps »), ce « *libre latin* », donc, pourrait être précisément le *De mortibus persecutorum* : « Il nous est connu, écrit Alfarc, par un manuscrit du xi^e siècle, à peu près contemporain de notre chanson et sorti de l'abbaye de Moissac, c'est-à-dire d'une maison qui se trouvait en rapports très étroits avec le milieu où elle a pris naissance. »³ Pour donner un fondement à son idée, Alfarc met en valeur le parallélisme étroit, du point de vue des événements, entre la chanson et le traité de Lactance/Pseudo-Lactance, s'appuyant aussi sur le fait que la culture de notre chansonnier est suffisamment étendue pour qu'il ait pu avoir connaissance du *De mortibus persecutorum*. N'oublions pas à cet égard que notre auteur se réfère aussi, et de manière explicite, à Denys l'Aréopagite, c'est-à-dire un écrivain au texte duquel l'accès suppose une réelle formation littéraire, historique et théologique. Et l'on pourrait prendre d'autres exemples, notamment en ce qui concerne la mise en œuvre de conceptions augustinienne que comporte le texte occitan qui nous occupe, par exemple la laisse V qui, en vertu d'un décret originel lié à l'ordre même du monde et de l'histoire, dénie aux Agenais la moindre capacité spirituelle et morale :

*Bella fo.il gentz, si fosson san.
Enferm so.ll cor, quar son pagan*⁴.

La fonction emblématique est, évidemment, encore plus manifeste quand il s'agit de Conques et de ce qui s'y passe après l'arrivée du corps de la sainte. A la strophe XLIII nous lisons :

*Ben es achell aitz ereubuz
O Deus tan rica sanct'aduz
Q'el fa per ella granz vertut
E plaiuz molt gentz e jogs menuz...*⁵

Et c'est immédiatement après ces trois vers qu'est rapportée l'histoire de Guibert à qui Giralt, « *uns preire mal tundu* » (« un prêtre mal tondu »), arrache les yeux, lesquels lui sont rendus grâce à l'intercession de la sainte. Le poète insiste aussi sur les autres miracles imputables au pouvoir de sainte Foy. On se souviendra à ce propos de la manière dont la sainte est représentée dans un écoinçon du tympan de Conques : en attitude de prosternation et d'oraison, c'est-à-dire dans une posture monastique caractérisée. L'image ainsi renvoyée n'est pas celle, au moins au premier degré, de l'auteur d'actions miraculeuses spectaculaires, mais la situation qui est la sienne est, comme le souligne Jean-Claude Bonne, d'une très grande importance stratégique, tant du point de vue théologique que spirituel : « L'écoinçon de sainte Foy est également symétrique, écrit Bonne, de celui dans lequel figure la résurrection des morts qui vont être jugés. Elle est ainsi présentée comme le double providentiel qui les soutiendra au moment décisif (...) Son attitude typiquement monastique, celle d'une humble servante de l'Eglise entièrement vouée à la prière, enseigne aux pécheurs que leurs salut dépend ultimement d'une vie consacrée à cette tâche. C'est donc aux moines de Conques, que, à travers leur sainte, image (féminine) de leur fonction (non militaire), fondement et pilier de leur église, est destinée la faveur divine. Habile justification que complète l'appel à l'offrande sous la forme des ex-voto dont la sainte est honorée. »⁶ En d'autres termes, malgré le décalage chronologique entre la *cansó* et l'œuvre sculpturale (une centaine d'années environ), au-delà des différences de leurs projets respectifs, c'est toujours d'une histoire de salut qu'il est question dans l'un et dans l'autre cas : guérison d'un aveugle ici (Guibert), aide aux âmes pour leur trajet posthume là. Mais ces actions salvifiques sont présentées et représentées aux lecteurs de l'œuvre aussi bien qu'aux visiteurs de la basilique de Conques – et le regard de ceux-ci se portait en premier lieu sur le tympan – comme les marques éminentes, les signes mêmes de l'action de la sainte.

Mais avant de se mobiliser autour du site de Conques, le propos de l'auteur de la chanson prend comme référence fondamentale le site d'Agen. Le passage concerné occupe une portion de la laisse IV :

*Totz temps avez audid asaz
 Q'Agenz fo molt rica ciutat
 Clausa ab murs et ab vallaz ;
 Garonna.l corr per cell un laz...⁷*

Avant d'aller plus loin dans le commentaire, il vaut la peine de prendre connaissance de la note que Prosper Alfaric consacre à ce passage : « A l'époque et dans le pays de notre Chanson, une riche cité ne se conçoit que bordée par *des murs et des fossés* (souligné par l'auteur), quand elle ne l'est pas par un cours d'eau. »⁸ Et au sujet de la mention de la Garonne, Alfaric s'en rapporte, en la citant, à la *Translation* en prose du corps de sainte Foy : « quam (c'est-à-dire Agen) praeterfluit fluvius, videlicet Garonna. »

La remarque d'Alfaric, si l'on cherche à mettre en évidence les motivations qui la sous-tendent, en appelle au bout du compte à deux éléments antagoniques, d'une part l'historicité («... à l'époque et dans le pays de notre Chanson...»), d'autre part le topos ou le stéréotype («... une riche cité ne se conçoit que [souligné par nous-même] bordée par des murs et des fossés, quand elle ne l'est pas par un cours d'eau...»).

On peut sur ce point verser plusieurs informations au dossier, étant précisé que nous insisterons sur l'une d'elles. Le fait que la topographie d'Agen, comme le note Alfaric, ne soit pas un cas isolé ou singulier est bien connu des historiens : il suffit à cet égard d'ouvrir le fameux *Atlas zur Weltgeschichte* de Westermann (1956), ou d'autres ouvrages du même genre, pour trouver de nombreux éléments de comparaison. Ainsi par exemple, si l'on prend le plan de Cologne tel qu'il est donné par Westermann, on s'aperçoit que l'on est en présence d'une disposition absolument identique à celle d'Agen, nous voulons dire l'Agen de la chanson : « A Cologne, commente Jacques le Goff au vu de la figure susdite, l'activité économique se réveille tôt. Dès le x^e siècle des fortifications englobent à l'est de la ville romaine, au bord du Rhin, un nouveau quartier autour de son marché. En 1106 de nouvelles murailles protègent deux nouveaux quartiers au nord et au sud le long du Rhin. En 1180 enfin la ville atteint son développement médiéval maximum et absorbe les vieilles églises de Saint-Séverin (348), Saint-Pantaléon (866), Saint-Géréon (iv^e siècle). »⁹

Il se trouve qu'en ce qui concerne Agen nous sommes maintenant assez bien renseignés, la synthèse des informations correspondantes ayant permis l'établissement par Jacques Clémens d'un dossier topographico-historique de la ville, dans la collection dite de l'*Atlas historique des villes de France*¹⁰.

Jacques Clémens, après avoir souligné que l'histoire des débuts d'Agen ne saurait en rien être séparée de celle des Celtes Nitiobroges ou Nitiobriges, mentionne le fait, assez communément admis, que cette ethnie avait vraisemblablement établi son *oppidum maximum* sur le coteau de l'Ermitage, soit au nord de la cité actuelle, et que ce lieu « peut avoir déjà porté le nom d'*Aginnum* » : la chose, dans tous les cas et comme nous le verrons, est d'une grande importance quant à l'agencement de la *Cansó*. Et J. Clémens de poursuivre de la manière que voici : « Sous Auguste fut fondée dans la plaine, au sud de l'*oppidum*, une ville neuve, capitale de la nouvelle *civitas Nitiobrogum*. Elle connut, sous le Haut-Empire, un développement appréciable qui porta sa superficie à quelque 80 hectares. » J. Clémens indique aussi les limites approximatives de cette ville, parmi lesquelles celle de l'ouest qui était en fait un bras de la Garonne aujourd'hui disparu : c'est précisément à ce bras que fait allusion la chanson, dans le vers *Garonna.l corr per cell un laz*. Le tracé d'une supposée enceinte gallo-romaine, dont aucune trace n'a été retrouvée, a alimenté les discussions des érudits, historiens et archéologues. L'un d'eux, l'Agenais Philippe Lauzun, dont les travaux furent publiés à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, s'essayait à la restituer sous la forme d'un quadrilatère d'environ 13 hectares, qu'il appelait

« première enceinte », à l'intérieur de laquelle se serait trouvée la cathédrale Saint-Etienne : les participants au présent colloque que cette question intéresserait trouveront à la planche XLVII du volume *Agenais des Monumenta historiae Galliarum* une reproduction de cette « première enceinte » telle que l'imaginait Lauzun – et à laquelle il avait assigné une durée d'existence atteignant le *x^e* siècle. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que des découvertes récentes ont mis en évidence les vestiges de deux axes aussi classiques que fondamentaux, l'un de nord-sud, qui aurait pu être celui d'un *cardo*, l'autre d'est-ouest, correspondant à deux *decumani*. Il n'est pas sans intérêt de noter que l'extrémité septentrionale du *cardo* se trouvait à l'endroit où sera plus tard établi le cimetière de l'église de Sainte-Foy – l'emplacement en question étant celui de l'actuelle gare S.N.C.F. Toujours est-il que la cité gallo-romaine, du moins dans l'état actuel des trouvailles archéologiques, correspond à l'image de ce que J. Clémens n'hésite pas à nommer « une ville ouverte ». Le même auteur apporte de précieux renseignements en ce qui concerne l'évolution de la forme de la cité antique dans ses relations avec les données de l'histoire religieuse : « Au Bas-Empire, écrit-il, c'est la cité chrétienne qui apparaît avec le plus de netteté. L'existence précoce de lieux de culte est assurée : Agen, tôt christianisée, a eu des évêques célèbres dès le *iv^e* siècle. Les églises sont toutes élevées dans la partie nord de la cité antique vers laquelle l'habitat paraît avoir reflué. A l'exception de Saint-Etienne, il s'agit d'églises cimétiérales : au nord-ouest, Saint-Hilaire, et, au nord, Saint-Caprais et Sainte-Foy, qui gouvernait une vaste nécropole dont le toponyme, Le Martrou, a conservé le souvenir. »

S'agissant de l'époque qui va du Bas-Empire aux *x^e*-*xiii^e* siècles, les difficultés ne manquent pas. Il faut cependant, compte tenu de ce que dit le texte de la *Cansó*, essayer de rassembler toutes les informations possibles. Le tracé que restitue Philippe Lauzun de l'enceinte médiévale initiale n'est finalement qu'une projection de celui qu'il assignait à ce qu'il considérait comme la « première enceinte » gallo-romaine : mais ici les données sont plus sûres, l'érudit agenais ayant pris comme repères des points stratégiques, portes ou tours dont les emplacements sont parfaitement connus, ou ayant raisonné à partir des vestiges d'aqueducs et de fossés : pour ceux qui connaissent Agen, les points de passage de cette enceinte auraient été selon toute vraisemblance, en partant de l'angle sud, la porte de Bézat ou Pont d'Angoyne, la tour de la Grande Horloge, la tour et la porte de la Croix (nord-ouest), la tour du Chapelet, puis, dans la portion est/sud-est, les portes Molinier, Saint-Gillis, et, au sud, la porte Saint-Anguille. Dans tous les cas, celui à qui on doit la chanson et ses contemporains avaient sans aucun doute dans les yeux et/ou dans l'esprit l'image renvoyée par cette topographie et ce dispositif, ou quelque chose d'approchant : pour eux *Agenx* pouvait être qualifiée de *ciutatz*/*Clausa ab murs e ab vallaz*, au surplus, et par un effet d'anachronisme normal à l'époque, identifiée par l'auteur de l'œuvre à la ville gallo-romaine, théâtre du martyre de sainte Foy. On sait également que la *Chronique du Pseudo-Turpin* (première moitié du *xii^e* siècle) fournit des indications détaillées sur

les murailles de la cité, ses portes, ses tours, éléments dont le texte dit que Charlemagne tient le plus grand compte pour déterminer sa stratégie de siège. Quant à l'épithète de *molt rica* appliquée à Agen, elle pourrait être une allusion à un redémarrage économique, démographique et urbanistique consécutif à une période de malheur et de déclin que les historiens placent aux VIII^e et IX^e siècles.

Un autre élément important de la topographie de la *Chanson de sainte Foy* concerne le partenaire spirituel de notre sainte agenaise, saint Caprais. La laisse XXXV, qui se rapporte au moment le plus tragique de l'affaire, c'est-à-dire la scène du martyre de la jeune Agenaise, dit ceci :

*Imple de dol tota.l ciutaz
Fujun.l bon homen a totz laz.
Eiss saintz Caprasis, cui non plaz,
Sus en la rocha sta celaz.
D'aqi vi gran virtud assaz...¹¹*

Il est absolument évident que ce *sus en la rocha*, l'abri de saint Caprais, doit être localisé sur le site de l'*oppidum* de l'*Aginnum* pré-romain, c'est-à-dire sur ce qui s'appelle de nos jours le coteau de l'Ermitage ou l'Ermitage, au nord de la ville actuelle et au nord aussi de ce qui furent la ville gallo-romaine et la ville médiévale. Le texte de la *Passio sanctorum Fidis et Caprasii*¹² est à cet égard parfaitement explicite : « Dum haec agerentur, a Deo electus martyrque futurus sanctus Caprasis cum caeteris Christicolis persecutionem sacrilegi praesidis declinans, ad septentrionalem urbis plagam sub foramine cujusdam rupis positus, latebat. » La *Passio metrica*¹³, elle, fournit une indication de même nature, sans préciser certes l'orientation des lieux les uns par rapport aux autres, mais faisant clairement mention d'un lieu élevé (... *montis...*), occupant par conséquent les hauteurs au-dessus de la cité :

*Aras vitabat Caprasius et latitebat
Montis rupe cava...¹⁴*

Le coteau de l'Ermitage, c'est-à-dire le site de l'*oppidum* celtique, constitue pour saint Caprais, en même temps qu'un refuge, un incomparable observatoire : *D'aqi vi gran virtud assaz*. Le fait, qui n'est que suggéré par la *Cansó*, est l'objet d'une insistance toute particulière de la part du rédacteur de la *Passio* en prose : « Cuncta quae intra murorum ambitum gerebantur clara oculorum acie prospiciebat. Sub ejus quippe diei articulo, ab ipso speluncae foramine ad urbis propugnacula aspectum dirigens, vidit sanctam Virginem super carbonum incendia impiorum immanitate torrerit. » Autrement dit, du haut de son *oppidum* Caprais a vue plongeante sur le *castrum*, et c'est ce qu'il y voit qui le déterminera peu après à embrasser le parti du martyre. Il est dès lors absolument clair, et c'est ce que nous suggérons dès le début de cet exposé, que la dualité *oppidum/castrum*, alias l'*Aginnum* celtique des Nitiobroges et l'*Aginnum* gallo-romain puis haut-médié-

val, il est clair, disons-nous, que cette dualité représente un élément de première importance en ce qui regarde l'agencement des épisodes de la chanson.

Mais il y a encore à dire de ce regard que Caprais pose sur la scène atroce qui se déroule dans le *Castrum*. La *Passio* en prose, comme nous l'avons vu par le fragment cité il y a à peine un instant, attribue une connotation très forte à ce regard («... clara oculorum acie prospiciebat...») : celui-ci est le fait d'une vision aiguë, qui porte loin, et cet élément est celui par lequel Caprais va prendre la résolution de sortir de sa grotte, d'aller braver Dacien, se livrant ainsi au martyr. Il est dès lors manifeste que l'acuité du regard corporel est ici comme la métaphore du regard spirituel, ce second se caractérisant par une «sur-lucidité» intérieure que la tradition chrétienne a assimilé très tôt à la foi elle-même. Les spécialistes de l'évolution de la pensée théologique pourraient sans doute nous dire si l'on n'aurait pas également ici une idée procédant de l'enseignement de saint Paul qui affirme : «Car l'Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu.»¹⁵ Quant à la métaphore dont nous avons parlé, on la retrouve sous une autre forme dans un passage de la *Passio metrica*, celui où il est dit que c'est la lumière physique entrant par l'orifice de la grotte qui entraîne Caprais à prier afin que lui soit octroyée la même lumière que celle qu'a reçue sainte Foy :

*Exorat rursum, directo lumine sursum,
Ut sibi pandatur qua virgo luce fruatur*¹⁶.

Il est très clair que dans ce passage, l'auteur joue sur une opposition sémantique *lumen* « lumière physique » / *lux* « lumière spirituelle », qui est du même ordre que la désignation métaphorique, plus haut commentée, du regard intérieur par le regard charnel.

Revenons un instant au refuge qu'a choisi Caprais. J. Clémens, cherchant à donner une interprétation archéologico-historique de cette donnée, relève tout l'intérêt qui semble s'attacher, dans le texte de la *Passio*, à la mention conjointe de la ville (« la forme d'habitat la plus moderne », comme il l'écrit) et de la grotte (« la forme d'habitat le plus archaïque »). Le fait lui inspire le commentaire que voici : « Ainsi sur un plan plus général, la Passion de saint Caprais illustre-t-elle une période du troglodytisme en Aquitaine avant la “flambée du troglodytisme mérovingien”... La tradition hagiographique du comportement troglodytique de saint Caprais complète ce que nous savons par ailleurs, en particulier par les fouilles archéologiques, sur la réoccupation des grottes dans le Midi de la France au cours des périodes troublées du III^e au V^e siècle. Le comportement de saint Caprais est comparable à celui de saint Privat, attesté par Grégoire de Tours. La Passion par confrontation avec les vestiges archéologiques du coteau de l'Ermitage, révèle une troisième étape : l'habitat “cavernicole” de refuge ou d'ascétisme ne peut désormais, au XI^e siècle, se concevoir que “normalisé” par “habillage” architectural ou par aménagement intérieur, à l'imitation de constructions de plein air. »¹⁷ Ces remarques, à l'évidence, nous ramènent au problème, déjà évoqué, du traitement de l'anachronisme par l'auteur de la *Cansó*.

Pour terminer, nous évoquerons un trait peut-être mineur mais tout de même digne d'intérêt que comporte la *Passio* en prose à propos du séjour de Caprais dans sa grotte. Dans l'un des passages que nous avons précédemment cités, il est précisé que le saint, loin d'être seul, se trouve en compagnie d'autres chrétiens (« ... cum caeteris Christicolis... »). Le fait ne devrait-il pas être mis en relation avec une tradition locale qui attribue à Caprais la qualité de premier évêque d'Agen ? En d'autres termes, Caprais, agissant dans le cadre d'une responsabilité pastorale, aurait cherché à mettre à l'abri de la persécution quelques-uns de ses coreligionnaires. Évidemment, pour donner fondement à une telle hypothèse, il faudrait être certain que la tradition à laquelle nous faisons à l'instant allusion existait déjà à l'époque de la composition de la *Passio*. En tout cas, plusieurs données peuvent être versées à ce dossier. Le fameux *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* (xii^e siècle) qualifie Caprais d'*antistes*, c'est-à-dire de chef, le mot pouvant aussi désigner un prêtre comme tel¹⁸. De plus, J. Clémens et la regrettée Anne-Marie Lemasson résumant dans les termes que voici un certain nombre de données relatives au problème qui nous occupe, données dont font aussi état d'autres historiens : « En 1246 est indiquée la coutume suivante : chaque évêque d'Agen, à son entrée solennelle, était tenu d'aller à Saint-Caprais recevoir la mitre et la crosse des mains du prieur de la collégiale. En 1268, le sceau du prieur de Saint-Caprais porte un évêque mitré. La question de l'épiscopat de saint Caprais est mise en doute au xvii^e siècle et elle provoque de violentes polémiques. François de Sourdis, cardinal archevêque de Bordeaux, ordonne en 1623 de maintenir l'office d'un martyr pontife. »¹⁹

Quant à Prosper Alfarcic, il admettait sans la moindre réserve la qualité épiscopale de saint Caprais²⁰.

Du point de vue strictement historiographique, il est maintenant établi que faire de Caprais le premier évêque d'Agen ne repose sur rien. Le premier évêque agenais certain et dûment mentionné est Phébade, connu dès 357 et mort après 392, soit un siècle après la date présumée du martyr de saint Caprais²¹.

Tel est donc le modeste dossier que je désirais vous soumettre, restant pleinement conscient de ce que bien des améliorations et compléments doivent lui être apportés.

Notes

1. « Dans Rome une corneille annonça / Que les deux feraient une grande bataille. » : v. 580-581. Nous utilisons évidemment E. Hoepffner et P. Alfarcic, *La Chanson de Sainte Foy*, Paris, 1926 (Tome I : *Fac-similé du manuscrit et texte critique, Introduction et Commentaires philologiques* par Ernest Hoepffner ; tome II : *Traduction française et Sources latines, Introduction et Commentaire historiques* par Prosper Alfarcic).

2. « Celui-ci tenait Marseille sur la mer. »

3. *Op. laud.*, p. 28.

4. « Belle aurait été la gent, s'ils avaient été sains ; / Malades sont les cœurs, parce qu'ils sont païens. » Pour les références augustiniennes de la *Cansó* v. Alfaric, *op. laud.*, notamment p. 88 la note relative à la laisse V. La mention de Denys ou du Pseudo-Denys se trouve, rappelons-le, au v. 401 : *Autor vos en trag saint Daunis*. V. à ce propos la note que P. Alfaric consacre à ce vers, *op. laud.*, p. 141 : pour lui, le *Saint Daunis* « ne peut être que le Pseudo-Aréopagite. »
5. « Bien est heureux cet endroit / Où Dieu amène si riche sainte / Car il fait par elle de grands miracles / Des arrangements très plaisants et de menus jeux... »
6. Jean-Claude Bonne, *L'art roman de face et de profil. Le tympan de Conques*, 1984, p. 246.
7. « Toujours vous avez beaucoup ouï / Qu'Agen était une très riche cité, / Enclose de murs et de fossés. / La Garonne y court sur l'un des côtés... »
8. *Op. laud.*, p. 87.
9. J. Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964, p. 109.
10. Paris, Editions du C.N.R.S. : la publication relative à Agen est de 1985. Les citations que nous faisons de J. Clémens viennent du commentaire dont il a accompagné ses documents de topographie historique.
11. « De deuil s'emplit toute la cité, / Les gens de bien fuient de tout côté. / Saint Caprais même à qui cela ne plaît, / En haut, dans la roche, se tient caché. / De là il vit un bien grand miracle... »
12. *La Passio sanctorum Fidis et Caprasii*, dans sa forme intégrale, a été publié par les Bollandistes : *Acta Sanctorum*, 20 octobre, t. VIII, pp. 823-825. Texte reproduit par Alfaric, *op. laud.*, pp. 179-188.
13. Publiée in *Acta Sanctorum*, octobre, t. VIII, pp. 826-828.
14. Vers 113 et 114.
15. *Première Lettre aux Corinthiens*, 2, 10.
16. Vers 121 et 122.
17. Jacques Clémens et Anne-Marie Lemasson, *Répertoire des sources hagiographiques du Midi de la France se rapportant à des Saints ayant vécu ou censés avoir vécu avant 1200*, fasc. II, Agenais, Toulouse, U.R.A. 247 du C.N.R.S. (Laboratoire d'Etudes méridionales), s.d., p. 22.
18. Ce double sémantisme, comme on sait, est normal dans la langue latine : rappelons aussi que la valeur « prêtre » existait déjà dans le paganisme (cf. Cicéron, *Dom.*, 104).
19. J. Clémens et Anne-Marie Lemasson, *op. laud.*, p. 20.
20. Cf. Alfaric, *op. laud.*, pp. 34-35 : « Le poète (i.e. l'auteur de la *Passio metrica*), comme d'ailleurs l'auteur de la *Passion* (i.e. la *Passion* en prose), raconte en détail non seulement le martyr de sainte Foy, mais encore celui de l'évêque *Caprais* (souligné par nous), qui, saisi d'émulation à la vue des tortures endurées par la jeune vierge et de l'assistance miraculeuse apportée par un ange, alla, de lui-même, faire une profession publique de Christianisme et subit avec le même courage des tourments analogues. »
21. Le chanoine Elie Griffe, une autorité en la matière, ne dit rien, naturellement, du prétendu épiscopat de Caprais ; en revanche, dans son livre *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, Paris, Letouzey et Ané, 3 vol., 1964, 1965 et 1966, il consacre de significatifs développements à Phébadé, figure au demeurant fort connue en raison de sa fermeté doctrinale face aux Ariens – celle-ci exprimée dans un traité *Contra Arianos* qui nous est parvenu : « A côté de Delphin de Bordeaux, écrit le chanoine Griffe, il nous faut rappeler ici le nom de saint Phébadé d'Agen. On connaît son rôle dans la lutte des évêques gaulois contre l'Arianisme et au concile de Rimini où il siégea en 359. Il vécut assez longtemps dans la suite et on entourait toujours d'une grande vénération ce vétéran des vieilles luttes. En 374, il présida le concile de Valence ; en 380, il

accompagna Delphin au concile de Saragosse qu'il présida également. C'est à lui probablement que saint Ambroise écrivit une lettre qui était destinée aussi à Delphin. Saint Jérôme lui fit l'honneur de le citer dans son *De viris illustribus*. Il vivait encore en 392 lorsque Jérôme rédigea cet ouvrage, mais il était à la fin de sa course et en donnait la preuve visible : *vixit usque hodie, decrepita senectute.* » (vol. 1, p. 312. La citation latine relative à la vieillesse de Phébade vient du *De viris illustribus* de saint Jérôme).

L'Occitanie du XIIe siècle a donné à l'Occident la première grande littérature de notre ère. Fondée sur une éthique nouvelle et déployant une prodigieuse richesse formelle, elle est depuis deux siècles un objet privilégié de l'histoire littéraire. Le présent recueil, qui réunit les actes du Colloque de Toulouse (décembre 1988), montre néanmoins que la littérature des Troubadours gagne encore à être étudiée dans son contexte historique (toulousain et languedocien), social, religieux et linguistique. Il apporte des vues neuves sur les cités et les lignages, les genres (en particulier la chanson de geste), et certaines individualités représentatives, ainsi que sur la réception des Troubadours dans les siècles suivants et hors d'Occitanie.

Textes réunis et présentés par Arno Krispin

Composé de chercheurs librement réunis par une passion commune, le Centre d'Etudes de la Littérature Occitane organise depuis 1983 des colloques sur la matière littéraire occitane. Il vous propose aujourd'hui le numéro 1 des *Annales de Littérature Occitane*, dont les numéros suivants seront consacrés à *Bernard Manciet* et à *l'Occitanie Romantique*.